

LA TURQUIE NOUVELLE

La Turquie nouvelle est l'exemple vivant d'un vieux peuple usé, fatigué, qui, animé par un grand idéal national et patriotique et galvanisé par le puissant génie d'un homme, est arrivé à conquérir en peu d'années une place honorable dans le concert des nations modernes.

Il y a une trentaine d'années, au temps d'Abd-ul Hamid, le sultan noir, ce pays était surnommé « l'homme malade », et les puissances s'apprétaient déjà à en partager les dépouilles. La décadence était tellement accusée, la corruption tellement forte que le mouvement jeune-turc de 1908 lui-même n'a pu réussir à l'arrêter. Bien plus : ses promoteurs finirent par tomber dans les mêmes fautes qui avaient perdu les dirigeants de l'ancien régime : la vénalité, la corruption, une dépendance honteuse à l'égard de puissances étrangères qui, à coup d'argent, achetèrent à qui mieux mieux les concours et les consciences.

Bref, voici l'état de la Turquie au moment de la grande guerre européenne, tel que l'a décrit M. Jean Mélià dans son livre : *Mustapha Kemal ou la Renovation de la Turquie* :

« La Turquie semblait perdue. Son souverain Mehmed VI, depuis longtemps, n'avait plus le sentiment de ce que pouvait être l'idée de nation ou de patrie, de ce que pouvait être l'idée turque elle-même. Ses ministres étaient des aventuriers qui ne demandaient qu'à bénéficier de toutes les corruptions internationales et qui ne craignaient pas ainsi de mettre le pays dont ils avaient la responsabilité dans le sillage ou plutôt dans la dépendance la plus complète du gouvernement étranger le plus généreux à leur égard. »

C'est ainsi qu'après s'être inféodée à l'Allemagne qui l'entraîna dans sa défaite, la Turquie, après la guerre, se mit dans la dépendance de l'Angleterre, alors plus généreuse et plus riche. Avec sa puissante cavalerie de Saint-Georges, celle-ci subvenait largement et le grand Vizir, et les ministres, et le Sultan lui-même.

Elle ne le fit pas pour rien : elle avait ses visées dans le Proche-Orient, et la

possession de Constantinople même n'était pas pour lui déplaire.

Cherchant donc d'un côté à corrompre les dirigeants turcs, elle prêta de l'autre son concours clandestin à la Grèce dont les troupes débarquèrent en Mai 1919 à Smyrne et s'avancèrent peu à peu jusqu'en Anatolie.

Mais la Grande-Bretagne et sa petite auxiliaire avaient compté sans la farouche, la surhumaine énergie d'un homme que le gouvernement de son pays traitait en rebelle et qui était tout simplement un grand patriote et allait se révéler un libérateur de son pays et de sa race. Cet homme, c'est Mustapha Kemal.

Avec les débris de l'armée turque, il organisa la résistance ; puis ne se contentant plus de la défensive, il prit l'offensive et, de victoire en victoire, délivra son pays de l'ennemi.

L'armistice de Moudania, signé le 11 Octobre 1922, consacra la complète libération du territoire.

« Alors, dit M. Jean Mélià, pour la première fois dans l'histoire, un pays vaincu, démembré, encore meurtri par quatre années de sanglantes épreuves qu'il a subies de 1914 à 1918, prouve aux yeux du monde entier sa profonde et incomparable vitalité. Il a surgi de sa défaite sans doute par le dévouement de ses fils les plus fidèles, mais surtout par l'énergie désespérée qu'il a puisée dans son patriotisme. »

Ayant libéré son pays de tout ennemi extérieur, Mustapha Kemal va travailler à sa réorganisation intérieure, ou plutôt à sa reconstruction et à sa rénovation. Le guerrier nous apparaît maintenant comme homme d'Etat et comme réformateur.

La République étant proclamée en Turquie le 29 Octobre 1923, Mustapha-Kemal est immédiatement élu président de la République. Son œuvre depuis lors est considérable.

« De 1923 à 1929, dit M. Paul Gantizon dans son *Mustapha Kemal ou l'Orient en marche*, la nouvelle Turquie a réalisé plus de réformes que le vieil empire ottoman en cinq siècles... La révolution à laquelle pré-

side Mustapha Kemal a été remarquable non seulement en étendue, mais en profondeur. Elle a été et est à fois politique, sociale, morale et économique. A ce peuple qui, lentement asphyxié par l'opium de ses narçhils et la poussière de ses codes millénaires, se mourait au milieu de ses médressés en ruines et de ses cimetières, elle a donné, avec l'organisation à l'europpéenne, un sens, un goût nouveau à la vie. »

Quand on connaît d'une part tous les vœux préjugés du fanatisme musulman, et d'autre part le manque d'honnêteté, la corruption, la vénalité et tous les abus de l'administration et de la classe dirigeante, de ces fonctionnaires turcs, qui plus encore que nos mandarins annamites, telles des « sangsues infatigables, sucent la moëlle de la nation », « volent l'Etat et pillent le peuple », on se rend compte des difficultés formidables auxquelles se heurte cette œuvre de réforme et de rénovation.

Mustapha Kemal les a toutes surmontées, et qu'il s'agisse de la suppression du sultanat et du khalifat, du remplacement du fez par le chapeau européen, de l'émancipation de la femme, de la modification du calendrier, de l'épuration de la langue, de l'adoption du Code civil suisse et de l'alphabet latin, ou d'autres réformes politiques, administratives, sociales ou même religieuses, on peut dire que, malgré quelques vagues velléités d'opposition ou de résistance d'ailleurs vite réprimées, il les a toutes accomplies dans l'élan unanime de la nation et l'enthousiasme général du peuple.

Cette métamorphose étonnante, subite de tout un peuple, en l'espace de quelques années, fait mentir la vieille légende de l'immobilité de l'Orient et de son invincible répugnance à tout changement.

En réalité, si l'Orient est volontiers traditionaliste, il n'est jamais réfractaire au progrès. C'est parce que le progrès lui apparaît souvent sous forme d'interventions étrangères, qu'il se replie sur lui-même et oppose à ses entreprises une incompréhension volontaire ou une réserve méfiante. Mais si le progrès se présente comme un facteur de rénovation, de régénération nationale, comme une garantie même de toute vie nationale en ce siècle de compétitions et de luttes, il est toujours désiré et souhaité, même sous sa forme la plus matérielle et la plus mécanique.

Sous cette dernière forme, il est le propre de l'Occident. Il est vrai que de nos jours, quand un pays évolue, quand il progresse, c'est toujours dans le sens d'une occidentalisation plus ou moins grande.

Mais cette occidentalisation n'est un danger que si elle a pour conséquence une « dénatioalisation ».

Si elle a au contraire pour but de moderniser la nation pour lui faire mieux vivre sa vie propre dans les conditions actuelles du monde, elle ne présente pas d'inconvénients et apparaît même comme une nécessité imposée par l'évolution et les circonstances.

Comme l'a fait remarquer M. Jean Mélià, « vouloir faire vivre la Turquie, comme une nation doit vivre de nos jours, c'est la moderniser. Sans doute, cette modernisation est le propre des pays occidentaux. En ce sens, on a pu dire que Mustapha Kemal occidentalisait l'Orient, mais jamais, à la réflexion, et à la constatation des faits, expression ne fut plus impropre.

« Mustapha Kemal est Turc, il a l'orgueil de son pays, il veut que la Turquie conserve son originalité, sa noblesse, toutes ses caractéristiques. C'est précisément pour que la Turquie soit véritablement la Turquie qu'après avoir agi comme guerrier et en homme d'Etat, il agit en réformateur. »

Et j'ajouterai : sous ces trois formes de son activité, il est au fond un grand nationaliste, autrement dit un grand patriote.

Un glorieux soldat français qui a eu à combattre les forces ottomanes, le général Gouraud dont nul ne saurait récuser le haut témoignage, ne craint pas de faire publiquement l'éloge de la nouvelle patrie turque, de l'armée turque, et de déclarer que ceux qui suivent le gouvernement d'Angora organisé par Mustapha Kemal, « sont purement et simplement des nationalistes ou, si l'on préfère, des patriotes. »

C'est donc leur patriotisme qui a permis aux Turcs et à leur chef qu'ils surnomment le « parfait » (Kemal), le « victorieux » (El-Ghazi), de reconstruire leur patrie déjà en partie détruite, de reconstituer leur nationalité effondrée, pour reprendre l'expression de Jacques Danlor.

Quel exemple encourageant, exaltant, quel profond et noble enseignement pour tous ceux qui dans le monde ont à en-

treprendre pareille œuvre de reconstruction ou de reconstitution !

La Turquie nouvelle n'est certes pas encore parfaite. Il reste encore beaucoup à faire, notamment au point de vue économique, pour son équipement et son outillage. D'immenses richesses dorment inexploitées, et des capitaux manquent pour les mettre en valeur.

L'instruction du peuple laisse également beaucoup à désirer. La proportion des illettrés est énorme. Les difficultés de l'alphabet arabe ont été jusqu'ici un obstacle à la diffusion de l'enseignement dans la masse. L'adoption de l'alphabet latin est encore trop récente pour donner à ce point de vue des résultats appréciables.

D'autre part, on peut dire que tout édifice de la Turquie nouvelle repose sur les épaules d'un seul homme, un puissant génie, il est vrai, « un des plus grands hommes des temps modernes », « une des plus hautes consciences humaines ». Mais n'est-ce pas là pour un pays une situation dangereuse ? Si cet homme de qui tout dépend venait à mourir, pourrait-il être remplacé et quel serait l'avenir de son œuvre ?

Enfin Mustapha Kemal a voulu donner à son pays une forme républicaine, un gouvernement parlementaire et démocratique.

Mais ce n'est là, paraît-il, qu'une façade, et il est amené par la force des choses à pratiquer véritablement la dictature. Cette dictature, tant est grand son prestige, est d'ailleurs unanimement acceptée, et le peuple turc s'en trouve très bien, car pour lui, ainsi qu'on l'a très bien fait remarquer, « la liberté n'est nullement comme pour l'Occidental, une mystique. »

Malgré ces inconvénients ou ces défauts, et d'autres encore, nul ne peut contester que la Turquie est aujourd'hui, grâce aux efforts de son chef et d'une élite qui lui est dévouée, une grande nation moderne, indépendante et libre, la plus grande nation musulmane du monde.

Le vieil homme malade d'il y a trente ans est devenu un bel adolescent vigoureux qui s'assoit hardiment, dans les conférences internationales, à la même table que les autres puissances occidentales, parmi celles qui naguère encore travaillaient sournoisement à sa ruine et à sa perte et, dans leur impérialisme féroce, le guettaient comme une proie à partager.

C'est là un des plus grands miracles de l'histoire et de la conscience humaine. C'est un miracle du patriotisme, et nous sommes reconnaissants au Ghazi de nous en donner le haut et éclatant exemple.

PHAM QUYNH

L'EGYPTE NOUVELLE

Le problème des « nationalités effondrées » est un des plus douloureux, des plus angoissants qui se posent à l'époque actuelle devant la conscience universelle.

D'une part la force d'expansion des peuples occidentaux les oblige à chercher au dehors des terres nouvelles pour le surcroît de leur activité, quitte à bouleverser sinon à briser la vie nationale, intime d'autres peuples moins outillés et plus faibles qui ont la malchance de se trouver sur leur chemin.

D'autre part, ces derniers, s'ils veulent continuer à vivre leur vie propre, conserver leur personnalité nationale, leur individualité historique, dès qu'ils ont pris conscience de leur situation, sont obligés de lutter continuellement pour se mainte-

nir et ne pas sombrer dans cette désagrégation accélérée, profonde qui est le prélude fatal de leur déchéance.

Du nationalisme des uns et de l'impérialisme des autres, pour employer les termes consacrés, il résulte ainsi un état de malaise permanent qui, si on ne cherche pas par des concessions réciproques à l'atténuer ou à y remédier, finit par devenir intolérable.

Tout le drame poignant de l'époque moderne réside dans le conflit, l'antagonisme de ces deux forces fatales qui véritablement conduisent le monde.

Car elles joignent à la puissance aveugle de tous les instincts de conservation et de domination inhérents aux groupements humains toute une mystique d'idées-forces qui en multiplie le coefficient.

Nous assistons aujourd'hui dans le monde entier à une phase aiguë de cet antagonisme : le nationalisme, renforcé parfois par une doctrine nouvelle, aussi dangereuse qu'inattendue, le communisme, est en train de livrer à l'impérialisme qui ne désarme pas un combat inégal et tragique.

Nous avons vu que la Turquie, qui était à deux pas de sa perte, grâce à un sursaut de patriotisme de son peuple, et surtout à la volonté et à l'énergie d'un homme, a su sortir victorieuse de ce combat et reconquérir pleinement son indépendance. Ce résultat était si inattendu qu'on a pu dire qu'il tenait du miracle.

Et de fait c'était un vrai miracle que cette résurrection soudaine, subite de « l'homme malade » déjà condamné depuis longtemps par toutes les Facultés des deux mondes et dont l'héritage était virtuellement partagé par un puissant consortium d'impérialismes.

Ce miracle peut difficilement se renouveler pour d'autres peuples qui apparemment valent les Turcs par leur importance ethnique et la somme d'efforts et de sacrifices qu'ils ont consentis et sont prêts à consentir encore pour leur émancipation et leur indépendance.

Telle l'Inde, telle l'Égypte, qui toutes deux ont à faire à la puissante Angleterre.

C'est de l'Égypte que nous voulons nous occuper aujourd'hui. Elle nous fournit l'exemple de ce qu'un peuple persévérant et tenace a pu arracher à un maître aussi intransigeant que flegmatique.

Ce n'est pas encore l'indépendance complète ; c'est déjà plus que de l'autonomie. Et l'Égypte nouvelle a déjà commencé à vivre sa vie nationale, à occuper sa place dans le concert des nations, malgré les restrictions que lui impose l'Angleterre.

Nous verrons par quelles étapes elle a passé avant d'arriver là, car son exemple moins éclatant que celui de la Turquie kémaliste est peut-être plus instructif, parce qu'il est plus à la portée des autres peuples.

Conquise par les Turcs au 16^e siècle, l'Égypte faisait partie nominalement de l'Empire ottoman jusqu'à la veille de la grande guerre européenne. Mais en fait, elle fut autonome depuis le grand Mohammed Ali, le fondateur de la dyastie régnante au Caire au début du 19^e siècle, et le pionnier du nationalisme égyptien, qui a dit un jour à l'Anglais Burckhardt : « J'aime ma patrie

avec l'ardeur d'un amant, et si j'avais dix mille vies, je les sacrifierais toutes pour la posséder. » Et en effet, il a beaucoup fait pour la grandeur de son pays, tant par ses guerres et ses conquêtes que par sa sage administration.

Sous les règnes de ses successeurs Abbas 1^{er}, Saïd, Ismaïl, Tewfik, Abbas II, Hussein, l'Égypte a connu des hauts et des bas, et à la suite d'un effondrement financier sous Ismaïl elle dut subir l'intervention effective de l'Europe représentée principalement par l'Angleterre.

Celle-ci était comme toujours trop intéressée pour s'en tenir à une simple intervention d'ordre financier. Poussée par « sa tradition impérialiste et son souci séculaire de tenir tous les accès de l'Inde », elle rêvait d'une occupation militaire qui lui donnerait le contrôle du canal de Suez et la suprématie dans la vallée du Nil. L'occasion lui en fut offerte par le mouvement jeune-égyptien sous la dictature d'un officier du nom d'Arabi, mouvement qui eut pour conséquence les émeutes sanglantes d'Alexandrie en 1882. Sous le prétexte de défendre ses nationaux et les étrangers, elle intervint militairement.

Malgré le protocole dit « de désintéressement » signé à Constantinople le 25 juin 1882, par les grandes puissances, y compris l'Angleterre, protocole d'après lequel « les gouvernements représentés s'engagent dans tout arrangement qui pourrait se faire par suite de leur acte concerté pour le règlement des affaires de l'Égypte, à ne chercher aucun avantage territorial, ni la concession d'aucun privilège exclusif, ni aucun avantage commercial pour leurs sujets que ceux que toute autre nation ne puisse également obtenir », malgré ce protocole, l'intervention militaire de l'Angleterre en 1882 eut pour résultat l'établissement d'un véritable protectorat sinon de nom du moins de fait.

Le mouvement de Mahdi et la révolte du Soudan donnèrent ensuite à l'Angleterre l'occasion de prendre pied dans ce dernier pays qui était une dépendance de l'Égypte.

Donc le protectorat effectif existait depuis 1882 avec l'occupation militaire. Mais officiellement l'Égypte était toujours une province autonome de l'Empire ottoman. D'autre part, avec le régime des capitulations et des tribunaux mixtes, elle dépendait aussi

dans une certaine mesure des autres puissances qui y possédaient des intérêts. Il en résultait un régime complexe, très difficile à définir. Mais c'est l'Angleterre qui dominait et était la vraie maîtresse du pays. Le gouvernement égyptien était pratiquement sous son contrôle.

Pourtant le Protectorat n'était pas officiellement établi ni proclamé.

Survint la grande guerre européenne.

La Turquie s'étant rangée du côté des empires centraux, l'Angleterre riposta par la proclamation officielle du protectorat. Voilà donc un protectorat qui existait en fait depuis 1882 et qui ne fut proclamé qu'en 1914 ! S'il n'y avait pas eu la guerre, on eût continué comme avant, indéfiniment : exemple typique de la perfidie britannique !

Ce document daté du 18 décembre 1914 est ainsi conçu : « Vu l'état de guerre résultant de l'action de la Turquie, l'Égypte a été placée sous la protection de Sa Majesté britannique et constituera dorénavant un protectorat britannique.

« La suzeraineté de la Turquie sur l'Égypte cesse ainsi d'exister et le Gouvernement de Sa Majesté prendra toutes les mesures nécessaires pour la défense de l'Égypte et pour la protection de ses habitants et de ses intérêts. »

Ce document publié en pleine guerre n'eut aucun retentissement, d'autant plus qu'il ne changeait rien à l'état de choses existant. D'ailleurs l'Égypte participant loyalement à la guerre dans le rang des alliés, il était tacitement entendu que la proclamation du protectorat n'était qu'une riposte à la Turquie et que le sort de l'Égypte serait réglé à la fin des hostilités conformément aux aspirations de ce pays.

Sur ces entrefaites, le Président Wilson promulgua ses quatorze points et sa fameuse théorie du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes.

Les nationalistes égyptiens étaient donc pleinement confiants en l'avenir et attendaient avec calme les événements, appelant de tous leurs vœux la victoire des alliés qui devait leur apporter la liberté et l'indépendance.

Ils furent profondément déçus. Cette victoire à laquelle ils contribuèrent pour leur part devait leur être au contraire fatale.

Après l'armistice de novembre 1918, Saad Zagloul Pacha, le chef nationaliste égyptien, le grand tribun qui fut vraiment l'âme et

la voix de l'Égypte nouvelle, tenta les premières démarches pour poser la question de l'indépendance de son pays. L'Angleterre fit la sourde oreille. Zagloul demanda à se rendre avec une délégation à Londres pour entamer la discussion avec les dirigeants britanniques. Il se heurta à l'opposition du Haut-Commissaire anglais. La délégation se rendit quand même à Paris et essaya par tous les moyens de se faire entendre à la Conférence de la paix. Celle-ci lui fut fermée. Comme le dit Victor Margueritte dans sa plaquette *La voix de l'Égypte*, « hospitalière à tous, y compris l'Abyssinie et le Hejaz, la tour de Babel du Quai d'Orsay devait rester fermée à la jeune Égypte. Celle-ci a trouvé devant elle Albion casquée, armée, barrant le seuil, de l'épée flamboyante qui arrête les justes au seuil du paradis. »

Bien plus : manœuvrée par l'Angleterre, la conférence reconnaît le protectorat proclamé en 1914 ; elle sanctionne officiellement la déchéance de l'Égypte, de l'Égypte « considérée comme l'holocauste offert à la bonne entente entre les grands vainqueurs bénéficiaires. »

Ce fut alors dans l'Égypte entière une explosion de colère, de fureur indescriptible. Tout un peuple se dressa pour protester contre cette colossale iniquité. Tous les jours de longs cortèges de manifestants se déroulaient dans les rues du Caire. Les femmes elles-mêmes y participaient. L'une d'elles brutalisée par un officier britannique lui dit à la face : « Tuez-moi pour qu'il y ait une Miss Cavell en Égypte ! »

Cela ne pouvait pas continuer ainsi. L'Angleterre usa d'abord de la force. Des arrestations en masse eurent lieu. Zagloul Pacha et ses collègues furent déportés à Malte. Mais ces procédés ne réussirent point. La révolte grondait de plus belle. Il fallait céder. On s'y décida par la déclaration d'indépendance du 28 février 1922, déclaration stipulant que le protectorat britannique de l'Égypte est terminé et l'Égypte est déclarée État souverain et indépendant. Elle comporte néanmoins quatre réserves qui en restreignent singulièrement la portée, réserves portant sur la sécurité des communications de l'Empire britannique en Égypte ; la défense de l'Égypte contre toute agression étrangère ou toute ingérence étrangère, directe ou indirecte, la protection des

étrangers en Egypte et la protection des minorités, enfin la question du Soudan.»

Malgré ces restrictions, l'acte de février 1922 marque une ère nouvelle dans la vie de l'Egypte. Ce n'est pas encore l'indépendance complète, mais, comme nous l'avons dit plus haut, c'est déjà plus que de l'autonomie. C'est un Etat souverain qui a sa représentation diplomatique et pose sa candidature à la Société des Nations. Par la constitution qu'il s'est donnée en 1923, ce pays vit aujourd'hui sous un régime de monarchie constitutionnelle, avec un sultan héréditaire et un parlement délibératif élu au suffrage universel. Le parti nationaliste, le *Wafd*, qui a été à la peine, est aujourd'hui à l'honneur ; c'est lui qui constitue la majorité de la Chambre et est à la tête du Gouvernement.

Bref, l'Egypte se sent aujourd'hui revivre ; elle a été la dernière « nationalité

effondrée » qui a pu se recueillir, et encore pas tout à fait complètement, car elle traîne toujours derrière elle, comme un boulet les quatre fameuses réserves.

Depuis 1922, des négociations ont eu lieu à plusieurs reprises entre Le Caire et Londres pour leur abolition ou tout au moins leur atténuation compatible avec l'indépendance de l'Egypte. Elles n'ont jamais abouti. La dernière qui a eu lieu au commencement de cette année entre Nahas Pacha, le chef du Gouvernement nationaliste égyptien et le cabinet, travailliste Mac Donald, inaugurée pourtant sous les meilleurs auspices, a échoué comme les autres sur la question du Soudan. Tant il est vrai que l'impérialisme qui est une force terrible ne désarme jamais complètement !

PHAM QUYNH

FUSTEL DE COULANGES ET LA POLITIQUE COLONIALE

Nous avons, au cours d'une causerie consacrée à Fustel de Coulanges, fait entrevoir l'intérêt politique de son œuvre et tout spécialement l'intérêt qu'elle présentait pour la politique coloniale. C'est ce point de vue que nous désirons reprendre ici plus longuement et avec plus de précision que nous ne pouvions le faire dans le grand amphithéâtre de l'Université.

Il importe de noter d'abord que Fustel dont le patriotisme ardent s'exalta pendant ses dix années de séjour à Strasbourg, puis pendant la guerre de 1870 et la paix douloureuse qui la suivit, s'est toujours refusé à subordonner la science historique aux soucis immédiats de l'action. Il condamne avec une âpre tronie ceux qui l'animent de passions politiques, « Notre histoire, dit-il, ressemblait à nos assemblées législatives ; on y discernait une droite, une gauche, des centres... L'histoire est ainsi devenue une sorte de guerre civile en permanence. Ce qu'elle nous a appris c'est surtout à nous haïr les uns les autres. L'un était républicain et se croyait tenu à calomnier l'ancienne monarchie ; l'autre était royaliste et calomniait le régime nouveau.

Aucun des deux ne s'apercevait qu'il ne réussissait qu'à frapper la France. »

Il proteste également contre l'histoire esclave du patriotisme. « Le patriotisme, écrivait-il, est une vertu, l'histoire est une science, il ne faut pas les confondre ». Il a été heureux de prouver l'erreur des thèses allemandes trop souvent suivies en France attribuant aux Germains un rôle essentiel dans la constitution de la civilisation aryenne ou le développement de la féodalité ; il n'hésite pas non plus à montrer les Gaulois sans ardeur patriotique et spontanément ralliés à Rome. A ceux qui le lui reprochent, il répond : « Je l'ai dit parce que c'est vrai ».

Il n'oublie d'ailleurs pas les soucis pratiques, mais il pense de l'histoire comme de toute science que « si elle peut devenir un jour utile pour la pratique des affaires, c'est à la condition de commencer par être tout à fait désintéressée ». L'observation devient ainsi précepte et la connaissance des lois un levier pour l'action.

Ce culte de la vérité, cette hostilité à l'esprit de parti ne sont pas inutiles à rappeler. L'action n'est efficace qu'à condi-

on de s'appuyer à une connaissance exacte des faits.

Les conditions spéciales de l'administration et de la politique poussent trop souvent à croire qu'il est mieux de nier les problèmes difficiles que d'en dégager les données exactes et cacher les difficultés que les résoudre. Il serait souvent aisé de mettre d'accord les esprits les plus opposés si les questions politiques étaient posées par une étude directe des faits et en dehors de tout esprit de parti. L'œuvre de Fustel prouve en tout cas de la façon la plus forte la valeur de la science désintéressée, de celle qui vise, non à l'immédiat, mais à l'universel.

Lisez ces lignes écrites par le jeune historien, à son retour de Chio : « Chio enseignait à la Grèce, par son exemple, à travailler d'abord et à s'enrichir ; puis, au lieu de s'affranchir de la dépendance, à la mettre à profit pour s'organiser, à apprendre à se gouverner et à se conduire alors que les essais étaient sans péril ; à se créer dans le calme de la sujétion, des institutions que la liberté ne lui donnerait pas le loisir de fonder ; à imiter, toute sujette qu'elle était, les peuples libres de l'Occident ; à fonder des écoles, s'instruire, à se régénérer moralement, à ne pas tenter, avec cette vanité de peuple enfant qui dénote la stérilité, d'arriver d'un bond à la civilisation et d'avoir l'abus avant l'usage ; à se relever enfin, mais lentement, patiemment, modestement et par degrés... par sa richesse, par ses institutions et par son intelligence. »

Ne trouve-t-on pas dans ces lignes, comme l'a justement noté M. Tourneur Aumont, un exposé profond et digne encore d'être médité des caractères essentiels de la colonisation ?

C'est surtout par *La Cité Antique* que Fustel de Coulanges s'est imposé à l'attention des administrateurs indochinois. Silvestre signale avec la plus grande netteté au début des ses « Considérations sur l'étude du droit annamite » les dangers qu'au lendemain de la conquête présentaient d'une part, notre méconnaissance des lois du pays, d'autre part certaines tendances dominantes de l'esprit français.

« Quand l'autorité de la France, écrit-il, s'est établie dans la basse Cochinchine, les lois annamites nous étaient complètement inconnues ; à peine savait-on vaguement

qu'elles offraient une certaine similitude avec les lois chinoises. Une pareille situation faite à des conquérants était pleine de dangers, d'autant plus que ces conquérants étaient français, c'est-à-dire pénétrés de l'excellence de leurs institutions, portés à dédaigner celles qui leur sont étrangères, et convaincus pour la plupart, de la possibilité de procéder immédiatement par la voie de l'assimilation. »

Or, *La Cité Antique* paraissait en 1864 au moment où commençait l'occupation de la Cochinchine et avait aussitôt, en France un éclatant succès.

Cet ouvrage écrit par Fustel à partir de l'étude des textes les plus anciens des Grecs, des Latins ou des Hindous apparaissait comme une description exacte de l'organisation familiale et du droit privé des Annamites. Il s'imposait ainsi, à nos premiers administrateurs comme un véritable traité du droit privé local et il serait facile de multiplier les citations prouvant qu'il fut bien un maître pour tous ceux qui étudièrent ce droit.

Les idées directrices de Fustel devaient par suite de la valeur imprévue que prenait son livre en pays annamite s'y imposer plus fortement aux esprits. Quelles étaient ces idées directrices ?

Le grand historien insistait d'abord sur l'opposition de la civilisation antique et des civilisations modernes.

« On s'attachera surtout à faire ressortir les différences radicales et essentielles qui distinguent à tout jamais ces peuples anciens des sociétés modernes. » Il insiste sur les erreurs politiques dues à l'assimilation factice de ces deux sociétés.

« L'idée que l'on s'est faite de la Grèce et de Rome a souvent troublé nos générations. Pour avoir mal observé les institutions de la cité ancienne, on a imaginé de les faire revivre chez nous. On s'est fait illusion sur la liberté chez les anciens et par cela seul, la liberté chez les modernes a été mise en péril. »

Les lecteurs indochinois de *La Cité Antique* étaient ainsi mis en garde contre cette tendance à l'assimilation qui a presque toujours dominé, qui domine encore trop souvent notre politique coloniale. Dans le bel ouvrage qu'il a consacré au principe des nationalités et à son application au problème colonial, M. Bernard Lavergne note justement que « notre opini-

on publique, dans la Métropole, croit en toute bonne foi, qu'entre un Européen et un Africain ou un Asiatique, les différences de mœurs et de culture sont négligeables.» On ne saurait exagérer le rôle joué par Fustel qui, mettant en pleine lumière la différence trop souvent méconnue des institutions antiques et modernes, apprenait du même coup à discerner la différence profonde des modernes institutions de la France et de l'Annam.

Il apprenait aussi à chercher dans les croyances religieuses les causes profondes de cette diversité : « La comparaison des croyances et des lois montre qu'une religion primitive a constitué la famille grecque et romaine, a établi le mariage et l'autorité paternelle, a fixé les rangs de la parenté, a consacré le droit de propriété et le droit d'héritage. »

Ainsi apparaissait le sens et la valeur de coutumes qu'on pouvait être tenté de tenir pour insignifiantes ou ridicules.

Fustel insistait enfin sur la force de résistance des traditions : « Le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme. L'homme peut bien l'oublier, mais il le garde toujours en lui, car, tel qu'il est en lui-même, à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures ; s'il descend en son âme, il peut y retrouver et distinguer ces diverses époques d'après ce que chacune d'elles a laissé en lui. »

Il s'opposait ainsi fort justement à ceux qui pensent que de lointaines traditions peuvent, comme une cire molle, fondre au souffle d'influences nouvelles puis se remodeler sans que rien y reparaisse du passé.

Affirmation de ce qu'il y a de profond dans la différence des civilisations, des dangers d'une assimilation factice, du rôle essentiel des forces spirituelles et spécialement des croyances religieuses, de la tenacité des traditions, telles étaient les idées que faisait rayonner jusqu'en Indochine le livre de Fustel.

Elles s'opposaient justement aux erreurs trop souvent commises dans le domaine colonial par une application irréfléchie de ce principe d'universalité qui domine l'esprit français.

L'influence du grand historien s'exerçait cependant bien dans le sens profond de nos traditions intellectuelles. Il les continuait en faisant apparaître dans le développe-

ment de l'humanité, la primauté des forces spirituelles. Il les continuait aussi, en luttant contre l'importance excessive attribuée par les historiens de son époque à la notion de race. L'analogie que par une conséquence imprévue faisait apparaître son livre entre la cité antique et l'Annam contemporain montrait dans l'opposition de l'Orient et de l'Occident moins l'opposition de deux races que celle de deux époques. Les institutions modernes de l'Annam avaient été celles de nos ancêtres et nous pouvions en retrouver les traces en nous-mêmes. Elles faisaient revivre une période de notre histoire ; nous pouvions nous présenter aux indigènes non comme des étrangers séparés d'eux par un fossé infranchissable, mais comme des hommes qui, ayant franchi l'étape où ils étaient restés avaient pu marcher de l'avant et augmenter leurs forces en se donnant des institutions nouvelles et une nouvelle organisation.

Le livre de Fustel était ainsi un principe de compréhension mutuelle et de mutuelle sympathie : il permettait de marquer exactement la position relative du peuple colonisateur et du peuple protégé.

Nous n'insisterons pas sur les erreurs qu'a pu propager sur quelques points le livre de Fustel : il pense par exemple que la forme de civilisation qu'il décrit dans *La Cité antique* est la première qui mérite réellement ce nom. Ses « Leçons à l'Impératrice » précisent sa pensée sur ce point. Il reconnaît dans les temps préhistoriques, une première assise de l'histoire, du progrès humain que n'ont pas dépassée certaines populations actuelles d'Océanie, d'Afrique, d'Amérique. Par un effort puissant et digne de toute notre admiration, les hommes avaient appris bien des choses, ils savaient « se faire des cabanes même, des cabanes adroitement construites sur des lacs, se façonner des armes, même habilement fabriquées, se faire des ustensiles de ménage et même des parures. »

Mais, ajoute-t-il, qu'on perfectionne même ces choses-là, « ce ne sera pas encore là la civilisation... Il fallait des découvertes d'un autre ordre, des idées, des conceptions de l'esprit, des règles morales ou des règles sociales. »

Tout cela n'apparaîtrait qu'avec une seconde assise ; celle qu'il décrit dans *La Cité Antique*.

Ces idées ne présentent pas en Indochine un simple intérêt historique. On y rencontre en effet, dans la haute région, des populations assez nombreuses arrêtées à un stade fort ancien. Les Annamites sont souvent tentés de leur refuser une civilisation véritable et certains Européens, suivant de trop près Fustel de Coulanges, sont allés très loin dans le même sens. Tel est par exemple le point de vue de Silvestre écrivant : « Dans l'organisation domestique des sociétés primitives, telles que sont aujourd'hui encore les tribus sauvages de l'Indochine et là où n'existe pas l'idée religieuse assise au foyer, mais seulement une association de nature, l'autorité paternelle ne s'appuyait que sur l'affection mutuelle ou sur la force... Chez les Moï par exemple... »

Il est exact que chez certains groupes de Moï l'autorité paternelle est très restreinte. La cause n'en est cependant pas dans le li-

bre jeu des instincts mais dans la force des croyances et des institutions qui règle l'organisation domestique. Si la femme a dans ces sociétés primitives, un rôle plus important, n'est-ce pas justement une preuve du fait que, chez eux encore, ce qui domine ce n'est pas la force matérielle mais la force des croyances et celles des coutumes ? Infidèles en apparence à la pensée de Fustel nous retrouvons dans un passé plus lointain le principe qu'il a appliqué à l'étude de *La Cité Antique*. Fustel fut sans doute de tous nos historiens et de tous nos penseurs, celui dont l'action s'exerça le plus fortement en Indochine; il est celui dont aujourd'hui encore, l'action peut être la plus heureuse. Il suffit, pour prolonger ainsi la valeur de son rôle d'être vraiment son disciple, c'est-à-dire de s'appliquer moins à la lettre de son œuvre qu'à son sens profond.

MARCEL NER
(France-Indochine)

LA CHERSONÈSE D'OR

On n'y songe, je crois, jamais ! Ces sublimes ruines d'Angkor, ces éblouissants vestiges de la domination khmère, dont nous ne voyons qu'une partie, d'ailleurs la plus belle et la plus étonnante, à l'Exposition coloniale de Vincennes, — on ne saurait tout en montrer : l'enceinte de la ville encerclait neuf kilomètres carrés — toute cette civilisation somptueuse, religieuse, théocratique même, sans doute, qui a laissé de si beaux et vastes témoignages, que la forêt tropicale n'a eu vainement que pour la protéger, car les hommes détruisent plus que la nature — elle ne fut probablement l'œuvre que d'un assez petit nombre d'hommes.

Seulement ils commandaient. Ils avaient l'instinct du commandement. Par leur origine, la supériorité que leur donnaient leurs traditions, leur religion, leur sens du gouvernement, de l'autorité, de la hiérarchie, par leurs techniques, ils se sentaient faits pour commander. C'étaient, sinon des « blancs », du moins des Indo-Européens, des parents de notre race, des espèces de cousins germains à nous. Leurs ancêtres venaient du nord de l'Inde. Et il y eut un moment, dans l'histoire de l'humanité, à peu près vers l'époque où, en Palestine, le Christ expirait sur la croix, où l'Inde, soulevée par l'élan du bouddhisme, et cependant restant profondément brahmanique, c'est-à-dire, en raison de son système

de castes, aristocratique, « sentit bondir en elle un nouvel univers ».

Par elle-même, pourtant, déjà elle était un univers. De l'Himalaya aux océans, elle formait un continent. Cela ne lui suffit pas. C'est sans doute qu'elle croyait avoir quelque chose à dire : les volontés d'expansion viennent de l'esprit au moins autant que de la force matérielle. Alors, durant des siècles, elle « colonisa ». L'Inde sortit de l'Inde, de même que deux mille ans plus tard, et pour des causes qui, après tout, ne sont pas si différentes, l'Europe sortit d'Europe pour coloniser à son tour, et coloniser même cette Inde, dont le rôle paraissait terminé. Avec ses prêtres, — on pourrait dire ses missionnaires, — avec ses dieux, ses chefs, ses maîtres d'extraction quasi divine, sa hiérarchie, ses formes d'administration, de gouvernement, l'Inde s'épandit sur le Siam, le Cambodge; et, plus loin encore, franchissant les mers, atteignit la grande île de Sumatra, où elle fonda un grand empire, dont ces sortes de « colonies » du Siam et du Cambodge finirent par relever.

Mais combien étaient ces hommes de l'Inde, ces chefs, ces maîtres, ces prêtres ? Sans doute quelques-uns seulement. Leur puissance était faite surtout de leur supériorité spirituelle et de leur organisation. De la force de l'Inde, aussi, avec laquelle ils restaient en

contact. Ainsi, quelques milliers d'hommes — trente, quarante mille peut-être, pas davantage — régnaient sur des millions, Dravidiens noirs aux cheveux lisses ou Malayo-Polynésiens, qui acceptaient leur discipline. Comme il arrive souvent quand il s'agit de terres lointaines, de « colonies », ces régions indianisées passaient pour être d'une richesse fabuleuse. Même le monde helléno-romain en ouït parler, et dans nos anciennes langues d'Europe la Cochinchine s'appela donc la « Chersonèse d'Or ».

Mais le pédoncule qui rattachait cette Chersonèse dorée à l'Inde était mince, délicat. L'Inde elle-même s'affaiblit. La race des dominateurs s'affaiblissait aussi en se métissant. La colonisation hindoue des Khmers du Cambodge ne pouvait subsister qu'en gardant des rapports au moins intellectuels avec la civilisation indienne qui l'avait créée. Cela dura mille ans — et il n'y eut plus rien. Les formidables racines de la silve équatoriale recouvrirent les temples, les palais d'Angkor; la race jaune des Siamois expulsa celle qui était issue des conquérants d'origine indo-européenne. Fuyant devant elle, les rois khmers allèrent traîner leur misère à Lovék, à Oudong, à Pnom-Penh.

Plus rien ? Certaines traces, pourtant. Il resta d'abord, pour cette ancienne Chersonèse dorée, un nom : « Indochine », pour marquer qu'elle demeurait le point de contact et d'alliage entre la civilisation jaune de la Chine et la civilisation de l'Inde. Et plus que cela : une religion, le bouddhisme. Une religion, c'est-à-dire une conception différente et indestructible de la vie, de la mort, des rapports entre les hommes et les femmes. Enfin, tout un ensemble d'immatériel, un « complexe » immatériel, qui fit que, encore que cernés, envahis par les Annamites d'une part, les Siamois de l'autre, les Cambodgiens sont restés Cambodgiens, n'ont jamais pu se résigner à devenir Annamites ou Siamois.

Telles sont les méditations qu'involontairement me suggère cette *Indochine* que vient de publier, dans la collection *Images du monde*, Albert Sarraut. Les admirables documents photographiques commentés par M. Charles Robequin, ancien membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, éclairent encore le texte dont l'ancien gouverneur général de l'Indochine a bien voulu les faire précéder. Et nul n'était qualifié plus que celui-ci pour faire vivre en quelques pages le visage si divers de notre colonie d'Extrême-Orient. Nul n'est d'ailleurs plus qualifié pour parler de n'importe laquelle de nos colonies. Quand on pense que le plan de « mise en valeur » de celles-ci — publié sous ce titre en 1923 — vient seulement aujourd'hui d'aboutir au vote des emprunts color-

niaux ! Huit années, il a fallu huit années pour que l'idée, qu'on peut, qu'on doit appeler « la grande idée » et dont il est l'auteur, triomphât de l'insouciance du public et des hésitations parlementaires ! Mais ainsi l'on peut dire, dès maintenant, que son nom restera inscrit parmi ceux des plus grands, des plus illustres « coloniaux », de ceux dont l'action aura été la plus féconde et la plus durable.

Ce qui s'est passé pour les Khmers du Cambodge, Albert Sarraut parvient à en saisir non seulement notre intelligence mais notre sensibilité, parce qu'il est un artiste en même temps qu'il fut — et peut-être redeviendra — un grand administrateur de cette Indochine qu'il a su si bien comprendre et aimer. Mais alors, et toujours avec lui, la pensée, l'imagination vont plus loin. C'est le développement de la civilisation européenne, c'est, plus encore que la puissance de ses moyens matériels, le complexe des forces spirituelles dont elle était pénétrée, qui, à partir du dernier siècle surtout — et le mouvement ne s'est pas arrêté durant celui où nous sommes, — l'a jetée, avec un enthousiasme dont on peut dire qu'il a, malgré certaines apparences violentes, on ne sait quoi de religieux, à entreprendre l'œuvre de colonisation. La France, et l'Angleterre, ont senti très profondément qu'elles avaient quelque chose à apporter au monde, quelque chose sans quoi le monde ne serait pas complet, ne serait pas « organisé ».

A y bien regarder, la supériorité militaire n'a pas joué ici le rôle principal, bien que l'intervention des armes ait été indispensable. Il s'est agi, avant tout, d'une sorte de croisade. On s'est trompé parfois, on a voulu trop européaniser, trop occidentaliser, trop « convertir », si je puis employer cette expression. Il convient aussi de reconnaître que les aspects matérialistes de la civilisation importée peuvent parfois cacher les autres. Encore que ce « matérialisme » ne soit pas lui-même sans mérite : en Indochine, 2.000 kilomètres de voies ferrées, 30.000 kilomètres de routes pour automobiles, des ports dont le mouvement en valeur commerciale dépasse 7 milliards de francs, 150.000 hectares irrigués par nous et mis en culture par l'indigène annamite, cela représente une richesse accrue, dont l'indigène profite.

Mais il n'y a pas que cela. Il y a tout ce réseau d'œuvres d'assistance médicale et de prophylaxie, ces hôpitaux, ces dispensaires, ces maternités, ces instituts de vaccination qui ont fait que, en dix ans, la population a augmenté de quatre millions d'habitants. Il y a qu'il n'y a plus de famine; il y a qu'il y a plus de justice; il y a que 500.000 élèves fréquentent actuellement les écoles publiques

et privées. Enfin, il y a que c'est justement parce que l'Extrême-Orient et dans cet Extrême-Orient notre Indochine s'imprègnent de plus en plus profondément de l'esprit de la civilisation occidentale, qu'ils « s'éveillent » — et qu'ils s'agitent. Albert Sarraut ne le dissimule pas. Il le sait bien, et il le dit, que l'Indochine est au centre d'un ensemble de commotions. D'un côté, la gigantesque Chine, qui cherche en vain à ordonner le chaos de sa révolution; de l'autre, l'Inde anglaise, tout entière frémissante, presque insurgée. Ainsi, de toutes parts, l'Extrême-Asie paraît en réaction contre l'Europe, mais c'est justement parce qu'elle s'est dans une certaine mesure européanisée, parce qu'elle s'est mise dans une certaine mesure à penser « à l'européenne ». L'Indochine ne saurait être entièrement préservée des flammèches qui tourbillonnent dans cet air torride.

Mais supposez un instant que l'histoire recommence, l'histoire d'il y a mille ans ! Supposez que le pédoncule soit tranché entre l'Indochine et la France, comme il y a mille ans il le fut entre la colonie hindoue des Khmers et l'Inde inspiratrice ? Il arriverait exactement les mêmes choses. La ruine d'une civilisation, le retour à la misère. De pauvres gens qui récitent des fragments des philosophes politiques européens comme les bonzes du Cambodge continuent de réiter des textes sanscrits qu'ils ne comprennent plus. Des Annamites qui ne seront plus « comme avant », ne pourront jamais redevenir « comme avant ».

mais ne parviendront peut-être jamais à devenir quelque chose. Car il n'y aura plus rien, sinon, jonchant le sol, les décombres avec lesquels nul, durant de longs siècles, ne pourra rien reconstruire. « Sans la France, dit fermement Sarraut, il n'est plus d'Indochine. Annam, Tonkin, Cambodge, Cochinchine se sépareraient, sans doute se battraient. Décadence, désagrégation, anarchie — jusqu'au jour où telle ou telle puissance étrangère viendrait régier le compte de tous en imposant à la faiblesse de chacun le joug d'une domination nouvelle — bien plus lourde que la nôtre, et plus légitimement haïe. Ce qui se produirait alors, dans le jeu déjà trop tendu des concurrences européennes et asiatiques qui s'observent, s'affrontent et se défient dans le Pacifique, ce serait le déclin fatal d'une conflagration capable d'embraser l'Asie entière, et de faire sombrer l'avenir humain dans la plus épouvantable des guerres de races. »

Ainsi, notre départ serait, pour l'Indochine, le pire des malheurs. Il en résulterait, pour elle, une décadence qui évoquerait le souvenir du désastre, non seulement matériel, mais spirituel, qui accompagna, au Cambodge, l'affaiblissement de la domination khmère. Pour que l'Indochine vive — je dois même écrire pour que vive l'Inde — il faut que le pédoncule qui la rattache à l'Europe ne soit pas coupé.

PIERRE MILLE.

(*Le Temps*)

LA FRESQUE DE WOU TAO-TSEU

Vous me demandez qui était Wou Tao-tseu. Il y a bien longtemps que ce nom a cessé de résonner aux oreilles des hommes, et cependant il a connu une gloire universelle.

Celui qui le portait s'appelait en réalité Wou Tao-yun et Wou Tao-tseu était un pseudonyme. Mais c'est ce nom d'artiste qui fut sur toutes les lèvres et qu'on honore toujours avec respect.

Non point en Occident, à part un très petit nombre d'initiés. Et vous n'en avez jamais entendu parler. Les Occidentaux ne connaissent pas les noms des grands peintres chinois. Car Wou Tao-tseu fut un grand peintre de la dynastie des Trang. Un grand peintre à une époque où, en Occident, l'art de la peinture se réduisait aux enluminures naïves exécutées par des moines sur des bibles et des missels.

Sa renommée s'étendait hors de l'empire chinois, et les Japonais l'ont honoré sous le

nom de Go Dôshi. Il est considéré, de l'avis unanime, comme le premier de tous les peintres de l'empire, anciens aussi bien que modernes; plus grand que Kou Krait-tche, l'artiste érudit de la dynastie des Tsin, qui excellait dans le portrait; plus grand que Tchao Mong-fou, le célèbre maître paysagiste des Yuan; plus grand que Lieou-Pao, gouverneur de la province du Sseu-tchiwan sous l'empereur Ling-ti des Rann glorieux, au 2^e siècle de notre ère, Lieou Pao dont on disait : « Ses tableaux de plaines embrasées causaient une chaleur étouffante, tandis que ses champs balayés par le vent du nord donnaient le frisson ».

Car Wou Tao-tseu peignit des portraits aussi bien que des paysages. Son talent était universel. Le *Sivan ho houa prou*, catalogue de la collection impériale au XII^e siècle, a donné la liste de ses œuvres, et l'Encyclopédie de l'empereur Krang-li, publiée en 1708,

sous le titre *Préiwen tchai chou houa prou*, cite les noms de 93 tableaux dus à son pinceau. Et nul, mieux que lui, n'observa strictement les six canons de la peinture tels que les formula Tchang Yen-yuan dans le *Li tai ming houa ki* à savoir : L'élément spirituel ou vitalité rythmique — La loi des os et du Pinceau ou observation de la structure organique — La correction des contours — La couleur correspondante à la nature de l'objet — La division correcte de l'espace ou composition artistique — La perfection du fini.

Il naquit à Loyang, sous les Trang, la Dynastie effrénée, qui conduisit la Chine au point le plus élevé de sa puissance militaire, pendant les VII^e, VIII^e et IX^e siècles de notre ère et qui fit épanouir magnifiquement les fleurs de l'art, des sciences historiques et de la poésie. On dit, du moins, qu'il naquit à Loyang, la grande capitale de l'Est depuis un temps reculé, depuis quinze siècles, depuis l'empereur Ping Wang, des Tchéou qui régnaient en 770 avant le Christ. Mais cela n'est pas très sûr, car on dit encore qu'il vit le jour à Yang-ti, dans la province du Honan où s'élevait cette même Loyang. Il y a des choses mystérieuses dans la vie de Wou Tao Tseu. Je pense que vous les croirez difficilement. Elles sont en tout cas étranges et politiques. Moi, je ne sais pas. Il y a tant de choses mystérieuses qui le sont seulement parce que nous ne les comprenons pas.

Wou Tao-tseu fut un artiste heureux et connu le succès. L'empereur Ming-houang, qui monta sur le trône du Dragon en 713 de notre ère, le nomma peintre officiel de la cour, et il fonda une école de paysagistes.

Mais il faut que j'arrête, pour la reprendre ensuite, l'histoire de Wou Tao-tseu, après avoir simplement indiqué qu'il s'inspirait parfois, en les dépassant, des chefs-d'œuvre de Tchang Seng-yéou. Ici, ce que je vais dire paraîtra peu croyable : le bruit courait que l'artiste n'était autre que Tchang Seng-yéou réincarné, et Wou Tao-tseu lui-même se déclarait identique au grand peintre des Léang qui vécut sous le pieux empereur Wou-ti.

Une grande partie de l'Asie croit à la métempsycose, et cette affirmation de Wou Tao-tseu n'étonnait point. Si je conte maintenant brièvement l'histoire de Tchang Seng-yéou avant de poursuivre celle de Wou Tao-tseu, ce n'est pas que je me pose moi-même en adepte de la métempsycose. Si j'étais un Asiatique de l'Extrême-Asie, je croirais fermement à cette doctrine et je ne serais point ému de le dire. Mais je suis un Occidental, et, en admettant qu'elle ne me choque pas, je n'aurais pas le droit de l'avouer sans ridicule. Tout au plus aurais-je celui de répéter,

et seulement comme une citation, le mot d'Hamlet sur les choses de ce monde que n'a point expliquées notre philosophie.

Donc, Tchang Seng-yéou, qui fut peut-être Wou Tao-tseu dans une vie postérieure, illustra le règne de Wou-ti. Il ne faut point confondre ce Wou-ti, qui monta sur le trône en 502 de notre ère et avait placé sa capitale à Nankin, avec le fameux Wou-ti, l'empereur guerrier des Rann qui, au 2^e siècle avant le Christ envoya une ambassade à Mithridate Eupator.

L'empereur Wou-ti dont il s'agit maintenant ne songeait point aux conquêtes ni aux expéditions lointaines. Il fonda la dynastie des Léang et se fit surtout remarquer par une étonnante piété bouddhique. C'est sous son règne que le très célèbre Bodhidharma, vingt-huitième patriarche hindou et premier patriarche chinois, vint au pays de la Terre jaune. Peut-être avez-vous vu une peinture de Mou-ngan représentant Bodhidharma sur le Yang-tseu ? De Mou ngan, ou d'autres peintres, car nombreuses sont celles qui représentent l'ascète debout sur les eaux, porteur du pâtra, le Saint Graal du Bouddhisme, traversant les flots sur le roseau qu'il a cueilli vers la rive. L'empereur Wouti prenait souvent la robe de moine mendiant et, de monastère en monastère, l'illustre religieux passait, expliquant lui-même les textes sacrés de la loi. Aussi, sa piété chargea-t-elle Tchang seng yéou d'exécuter un grand nombre de tableaux religieux qui allaient décorer les temples bouddhistes fondés par la ferveur impériale.

Tchang seng-yéou fut un des maîtres de la peinture en Chine et son nom transcrit en Chôso-yu fut célèbre au Japon, comme plus tard celui de Wou tao tseu. C'était un esprit singulier. On le chargea de peindre à fresque sur les murailles d'un temple de Nankin une figure du Vairochana Bouddha. Le travail achevé, l'empereur vint pour l'admirer. A son grand étonnement, il vit autour de la figure sainte un groupe de personnages dans lesquels il reconnut Confucius et dix Sages de son école : « Quelle étrange idée, dit l'empereur, d'avoir peint Kong tseu et ses disciples dans un sanctuaire de la loi ? »

Tchang seng-yéou sourit : « Un jour viendra, dit-il, où ils serviront... »

Quatre siècles s'écoulèrent. Les Tchéou postérieurs vinrent au pouvoir. Alors ils proscrivirent le bouddhisme et détruisirent ses monastères et ses sanctuaires. Mais un seul temple fut épargné, un temple de Nankin, parce qu'il renfermait une fresque représentant Confucius et ses Sages. On se souvint du mot de l'artiste et on pensa qu'il avait eu le don de lire dans l'avenir.

En vérité, c'était un homme singulier, Il peignait des fresques et des tableaux sacrés et cependant il a laissé une peinture célèbre qui a pour titre : «Groupe de moines ivres», et montre une grande liberté d'esprit. Et son talent d'artiste s'accompagnait d'un pouvoir singulier, car pouvait-on expliquer seulement par l'habileté d'un pinceau véridique et une adresse merveilleuse la vie qui anima parfois ses créations. L'anecdote suivante rappelle l'histoire des raisins du Grec Zeuxis que vinrent picorer les oiseaux : dans un temple où des pigeons souillaient de leurs excréments les images sacrées, Tchang seng-yéou peignit sur un mur des faucons aux ailes déployées, aux serres ouvertes, aux yeux jaunes féroces.

Et les pigeons familiers l'un après l'autre, en rentrant dans le sanctuaire tournoyèrent affolés et s'enfuirent pour ne revenir jamais. Et le talent de l'artiste devint de plus en plus merveilleux et inquiétant. Il peignit à fresques, dans le monastère de Kriweuchan, près de Sou-Tchéou, de grands dragons aux volutes écailleuses, aux griffes en trident, aux crinières onduleuses, comme ceux qui volent dans l'ouragan et que l'on voit parfois, l'espace d'un centième de seconde, au creux des immenses nuées sillonnées par l'éclair. Et un jour un orage passa, d'une rare violence. Tchang Seng-yéou peignait dans une autre partie des bâtiments. « O Maître, dit une voix alarmée, venez, venez en hâte, » Il suivit celui qui l'appelait. Dans la salle où il avait peint les dragons, les murs tremblaient et d'étranges ondulations agitaient les corps monstrueux que gonflaient des reliefs soudains. « Ah ! dit Tchang Seng yéou, je leur ai donné la vie ! » Et en hâte, il peignit de fortes chaînes pour maintenir les dragons merveilleux.

Et de ce jour il en peignit d'autres, plus habilement encore. Mais il avait peur de ses propres créations, semblait-il, car il les laissait incomplètes, se gardant de peindre leurs prunelles. Il se souvenait des dragons qu'il avait représentés à Krwen-chan, si merveilleusement que la vérité leur donnait la vie et que leurs figures peintes dans un plan passaient soudain à des corps aux trois dimensions, impatientes de s'envoler dans l'orage. Or, un jour qu'il se trouvait dans une cour de pagode où il venait d'achever deux puissants dragons sur une fresque, les gens qui le regardaient peindre lui demandèrent pourquoi il laissait leurs yeux morts et sans prunelles. Il leur conta l'histoire des dragons de Krwen-chan. Alors ils se mirent à rire : « O frère aîné, vous vous en croyez trop, dirent-ils. Certes, ces dragons sont peints remarquablement, mais comment pouvez-vous vous targuer de leur donner la vie ! » Et comme il insistait, ils se moquèrent

de lui et le taxèrent de mensonge. Il restait patient, mais les railleries se prolongèrent. Sans prononcer un mot, il alla aux dragons et de quatre seuls traits, il indiqua les quatre prunelles. Alors, les murs tremblèrent, et tandis que l'artiste se rejetait en arrière, des ondulations puissantes gonflèrent ses créations tout à coup animées. Des nuées tourbillonnantes naissaient à ras de terre, et soudain les murs s'écroulèrent tandis que les êtres monstrueux environnés d'éclairs s'envolaient dans les nuées et le fracas de la foudre.

Puis, Tchang Seng-yéou, l'artiste au pouvoir étrange, subit le sort commun à tous les hommes. Après sa mort, d'autres peintres s'illustrèrent. Sous les Souei qui refirent l'unité de l'empire, quatre grands artistes ont laissé des noms impérissables ; Souen Chan tseu qui peignit de gracieuses jeunes filles, des génies bienveillants et légers haatant les eaux et les forêts ; Tchan Tseu-krien qui, sur papier de chanvre blanc retraçait des fêtes solennelles, des cortèges chamarrés de fonctionnaires, des rues de Tchang-ngan, alors capitale, et des scènes d'histoire ; Tong Pojen qui peignait des tableaux de chasse et des scènes paysannes ; Yang Ki-tan qui représenta la réception du jour de l'An au Palais impérial et un voyage impérial à Loyang. Et tous peignirent encore de beaux tableaux bouddhistes, car la foi nouvelle transportait tous les esprits d'une passion ardente. Il vint des artistes étrangers, de l'Inde, de Boukhara, et même l'Indou Kabodua, que les Chinois appellent Ka-fou tro et qui peignait des personnages et des scènes de Byzance qu'il appelait Folin, transcription du mot grec *polin*... le nom de Constantinople au moyen âge, devenu Stamboul aujourd'hui. Mais nul de ces grands peintres n'avait laissé le souvenir d'une étrange puissance évocatrice semblable à celle de Tchang Seng-yéou des Léang.

Puis les Souei disparaissent. Une nouvelle dynastie monte sur le trône du Dragon. Un siècle s'écoule pendant lequel les Trang portent la Chine à son plus haut degré de puissance asiatique. La peinture et le dessin atteignent à une rare perfection. Et, deux cents ans après Tchang Seng-yéou, paraît Wou Tao-tseu, le plus grand peintre du Céleste Empire.

J'ai dit qu'il s'inspirait des chefs-d'œuvre de Tchang Seng-yéou et qu'il disait lui-même être le grand artiste des Léang revenu dans l'humanité. Bien des gens ajoutaient foi à cette parole, car ses œuvres étaient étonnantes de vérité et l'on croyait, quand on contemplait ses personnages, qu'ils étaient animés par le même mouvement et la vie qui avaient caractérisé les créations de Tchang Seng-yéou. Lorsque l'on regardait un de ses paysages depuis quelques instants, soudain

l'illusion faisait frémir les roseaux dans la brise, les bambous se balançaient et l'on croyait entendre le *siao-siao* des feuilles doucement agitées, les eaux semblaient parcourues de mobiles remous. Depuis Tchang Seng-yéou nul pinceau génial n'avait su animer ainsi la représentation de la nature. Bien des gens disaient qu'en réalité les roseaux s'inclinaient, que les feuilles oscillaient vraiment et que les eaux mêaient leurs remous sous les yeux du spectateur.

Quand l'artiste voulait exécuter le portrait d'un grand chef militaire, au lieu de le faire poser dans une attitude compassée, il lui faisait exécuter des mouvements guerriers et en place d'une figure froide et inanimée, il obtenait un personnage vivant. Comme Tchang Seng-yéou il peignit de nombreuses scènes bouddhiques, dont la plus célèbre représente Cakya Mouni entrant au Nirvâna. Les Japonais des époques de Nara et de Kyôto se sont inspirés des œuvres de Wou Tao-tseu. Et comme Tchang Seng-yéou avec lequel il s'identifiait, il était étrangement éclectique, et s'il peignait des scènes bouddhiques, il était renommé encore pour ses représentations de divinités taoïstes. On disait qu'il recevait la visite des immortels et d'un Sennin des montagnes, qui, sur le dos d'une cigogne, volant dans le ciel d'été, lui apportait l'élixir magique d'immortalité. Bien des légendes curieuses rapportent que le pouvoir étrange de Tchang Seng-yéou apparaissait en lui et se développait à mesure qu'il avançait dans la vie. Et voici ce qu'il est conté de lui en dernier lieu.

L'empereur Ming-houang, comme il fut dit plus haut, l'avait nommé peintre officiel de la Cour. Il demanda un jour à Wou Tao-tseu de peindre un paysage sur un des murs de son palais de Loyang. Ce palais était considérable et les murs avaient une très grande longueur. Wou Tao-tseu prépara le mur, disposa les enduits. Puis il cacha le mur derrière un immense rideau et il se mit à l'ouvrage.

Il travailla lo temps, pendant des mois.

Un jour, il prévint l'empereur que l'œuvre était achevée et il le pria de venir inaugurer la fresque. Et devant Ming-houang il tira le long rideau sur ses coulisses. Alors l'empereur et la Cour demeurèrent saisis d'admiration. Un vaste paysage s'étendait devant eux. Les monts couverts de forêts s'étagaient et pointaient vers les cieux leurs cimes verdoyantes. Des vallées profondes ouvraient leurs perspectives romantiques et des crêtes lointaines bleuissaient dans les lointains vaporeux. Des eaux brillaient au creux des vallons. Les pentes descendaient vers un lac aux eaux bleu s sur lequel les roseaux penchaient leur panache soyeux. Des cygnes

nageaient sur les eaux et d'autres oiseaux traversaient les airs. Tout ce qu'on peut voir dans la nature était là. Et le merveilleux paysage semblait inviter à venir s'étendre sous les premiers arbres des pentes pour jouir de la beauté des eaux et des nuages, pendant les longs soirs d'été. Et l'empereur demeurait silencieux.

Wou Tao-tseu s'inclina vers son auguste maître. Il lui montra sous une haute roche du tableau une cavité au fond de laquelle on voyait une porte. « O Seigneur Auguste et Puissant, dit-il, voyez cette grotte sous la roche au pied du mont. Il y a là un temple qu'habite un esprit immortel. »

L'empereur le regarda sans répondre. Il était maîtrisé par l'impression prodigieuse et splendide du paysage immense. Alors Wou Tao-tseu sourit et frappa dans ses mains. La porte au pied du mont s'ouvrit. « Ce temple, reprit l'artiste, est un sanctuaire taoïste. L'intérieur en est d'une beauté grandiose et sévère. O maître Auguste, permettez-moi de vous montrer le chemin. Venez admirer les merveilles que garde l'esprit immortel. » Et Wou Tao-tseu avança vers le paysage et soudain il parut y entrer. L'empereur et la cour stupéfaits le virent monter sur le chemin qui conduisait vers la grotte peu éloignée. Il diminuait de grandeur, lentement, et par instant, il se retournait vers l'empereur en lui faisant signe en souriant de le suivre. Et Ming-houang et tous les gens de sa suite, frappés d'une crainte étrange, restaient cloués au sol.

« Wou Tao-tseu, Wou Tao tseu, cria l'empereur, que fais-tu ? Ceci est une illusion. Où vas-tu ? Wou Tao-tseu, reviens vers nous. » Et les échos des grands monts répétèrent : « Wou Tao tseu, reviens vers nous... vers nous... vers nous... ». Mais l'artiste avait atteint l'entrée. Et ils le virent tous, un instant encore, debout et souriant sur le seuil, et son geste appelait le souverain. Mais l'empereur stupéfait restait immobile. Wou Tao-tseu fit un pas dans l'ombre de la grotte et la porte se referma sur lui. Alors, aussi vite que se ferme une paupière, monts, forêts, lointains bleus, nuages voyageurs reflétés par les eaux lumineuses le paysage entier s'évanouit. Sous les yeux de l'empereur et de sa cour, le mur immense montrait son blanc enduit immaculé. Et jamais, en ce monde, on ne revit Wou Tao-tseu.

Alors, tous comprirent qu'il était bien Tchang seng-yéou revenu parmi les hum ins pour la seconde fois. Mais à dater de cette époque, Tchang seng-yéou non plus, ne reparut jamais.

HERBERT WILD

(Le Courrier d'Haiphong)